

## Le Clairon

Tous les invités avaient rallié le salon, manifestement satisfaits de ce succulent repas.

Bien sûr chez les Montferrand de Renaudin les mets raffinés et les crus d'excellente facture étaient le lot habituel et l'on se pressait volontiers à leur table ; mais aujourd'hui Gertrude, la cuisinière, s'était vraiment surpassée ; peut-être que la proximité du jour de l'an avec les étrennes à la clef n'y était pas étrangère.

Ce grand dîner avait été donné en l'honneur du général Maurice qui venait de décrocher sa quatrième étoile. Parmi les invités il n'y avait pas moins qu'un ministre, deux députés, un chirurgien esthéticien courtisé par toutes ces dames de la gentry, un cardinal auquel certains prédisaient un avenir papal, deux industriels notoires et un immortel qui ne le resterait pas très longtemps, vu son état de décrépitude.

Tous les hommes avaient pris place dans les confortables fauteuils de cuir où, après avoir dégusté un café arabica, ils sirotaient en connaisseurs une fine champagne de 20 ans d'âge.

Le maître de maison avait offert à la ronde de somptueux havane dont la bague était à son chiffre et déjà les volutes odorantes de fumée s'élevaient dans le gigantesque et magnifique salon.

Les femmes avaient décidé de faire un bridge et déjà deux tables étaient opérationnelles.

Chez les hommes, le général avait monopolisé l'attention ce qui semblait normal puisque cette soirée était la sienne.

La discussion étant venue sur les décorations, notre « quatre étoiles » avait entrepris de raconter une histoire ahurissante, bien que véridique, qu'il tenait de son grand père maternel, le colonel Jouglà d'Haubert.

- Mes amis cette histoire se situe durant la guerre de 14-18 et le héros en est un brave piou-piou français pas très futé, un brin porté sur la dive bouteille et verni comme pas deux.

Le soldat, dont il est question, était natif de Saint Marcel, dans le Morbihan.

Breton bretonnant et fier de l'être, il avait comme certains de ses « Pays » un vif penchant pour la chopine. Doté d'un QI, très largement en dessous de la moyenne locale, il avait couru s'engager en apprenant que pinard et gnole coulaient, sans restriction, dans les tranchées. Toujours entre deux vins, la démarche vacillante, il avait miraculeusement survécu à toutes les tueries. D'aucuns prétendaient qu'il y avait un bon Dieu pour les ivrognes, ce qui est faux bien sûr ! Mais peut-être fallait-il attribuer sa chance à ses réflexes d'ivrogne invétéré, inconnus des snipers du camp d'en face. Et pourtant sa fonction le mettait en avant de tous les coups foireux car c'était lui le clairon de la Compagnie. Ce Breton s'appelait Margouët (étalon de sang, je crois) et allait connaître une éphémère gloire à la suite d'un fait d'armes rocambolesque. Nous étions en 1917 et le général Nivelles, alors commandant en chef des armées, subissait un revers cuisant au Chemin des Dames lors de sa vaine offensive. La 7ème compagnie d'infanterie venait de recevoir l'ordre du capitaine de procéder à un repli stratégique planifié, ce qui était une façon élégante de dire que l'on avait les baïonnettes ennemies à la hauteur des fesses. Dans ce contexte le clairon Margouët avait été prié de sonner, de toute urgence, la retraite. Ce jour là, notre breton qui avait bu plus que de coutume, ce qui n'est pas peu dire, avait donc le cerveau complètement embrumé ; saisissant son instrument, il s'était mis à sonner la charge. Toute la compagnie avait fait volte face, imitée en cela par toutes les autres compagnies et les Allemands, complètement ahuris, de poursuivants s'étaient mués en poursuivis.

Evidemment l'affaire avait fait grand bruit dans les états-majors et c'est ainsi que notre sympathique poivrot avait hérité de la légion d'honneur que le soir même, il s'était empressé d'échanger contre...une chopine de gros rouge.

Ce que Nivelles avait loupé, Margouët l'avait réussi, grâce au tord boyau...**l'arme secrète de l'armée française.**

Macao, le 23/05/2006

**Claude Auber**